

nous détestait, et les dernières guerres lui avaient en définitive rapporté trop de conquêtes pour qu'elle songeât à poser les armes. Elle réalisait, à la faveur des troubles du continent, son rêve éternel de domination maritime. Ni la crainte, ni la cupidité ne la poussaient à la paix. Aussi quand le premier consul proposa de traiter cette question, lord Grenville lui répondit-il avec une ironique insolence, en demandant pour base des négociations, le rétablissement des Bourbons. L'Autriche, non moins altière, semblait avoir honte du traité de Campo-Formio, et ne voulait entendre qu'à une pacification générale, réglée sur l'état actuel de ses conquêtes en Italie. La Russie s'était retirée des champs de bataille, ne se souciant pas de concourir, sans autre intérêt que celui des principes monarchiques, à étendre démesurément le domaine de l'empereur d'Allemagne. La Turquie, sous l'inspiration directe du cabinet anglais, lançait contre nos troupes d'Égypte ses faibles armées.

La campagne de Marengo changea cette situation. Expulsée de l'Italie, l'Autriche se hâta de rouvrir une négociation qui, à défaut d'autres résultats, devait lui donner le temps de réparer ses désastres. Les termes du traité qu'elle avait signé deux jours avant la bataille de Marengo la mettaient à la solde du gouvernement anglais, et ne lui permettaient pas de conclure une paix réparée. Il est donc permis de penser que le comte de Saint-Julien, son plénipotentiaire, n'avait qu'une mission dilatoire, dont il fit presque malgré lui une affaire sérieuse, en acceptant de traiter sur les bases de Campo-Formio. Il fut désavoué, comme on sait, et Bonaparte, qui cette fois voulait la paix, — tout au moins pour quelques années, — dut accepter ce manque de loyauté. Les conférences de Lunéville s'ouvrirent, non plus entre l'Autriche seule et la France, mais entre la France, l'Angleterre et l'Autriche. La présence de la Grande-Bretagne sullait pour attester que rien de durable n'en résulterait; mais Malte et l'Égypte étaient en danger. Pour jeter des vivres dans l'une, pour envoyer des renforts aux vainqueurs d'Héliopolis, il fallait obtenir un armistice naval, et Bonaparte comptait que, pour sauver l'Autriche, cette fidèle alliée, le gouvernement anglais consentirait à le lui accorder. C'était présumer beaucoup de la générosité, mais trop peu de la pénétration anglaise, que d'attendre un pareil sacrifice. Lord Grenville éluda la proposition du premier consul avec un art infini. Le contre-projet présenté en son nom écartait tout ce qui était relatif à Malte et à l'Égypte, en les assimilant habilement à l'île, Philipsbourg, Ingolstadt, et en les plaçant dans les mêmes conditions d'approvisionnement temporaire durant le cours des négociations. On leva, à la vérité, le blocus de Brest et des autres ports français; mais les flottes anglaises conservaient leurs stations, et pas un navire de guerre n'aurait la permission de sortir. Le nœud de la question était là. Sans que personne parût s'occuper du sort de l'Égypte, personne ne la perdait de vue. Bonaparte que ces débats irritaient, conclut par demander simplement que six frégates françaises pussent aller de Toulon à Alexandrie, et revenir ensuite à Toulon sans avoir été visitées. Il n'était pas difficile de deviner le sens de cette proposition, qui fut repoussée, et à laquelle on répondit par une autre non moins claire, en exigeant de nous l'évacuation de l'Égypte. Arrivée à ces termes, la discussion diplomatique ne pouvait se prolonger. L'Autriche, presque découragée par le rapprochement de Paul Ier et de Bonaparte, montra la plus grande fidélité à ses engagements envers la Grande-Bretagne. Elle accepta une fois encore un combat dont elle semblait pré-

voir l'issue, et qui se termina glorieusement pour la France dans les plaines de Hohenlinden. L'armée autrichienne, rejetée sans ressources sur les états héréditaires, et Moreau à vingt lieues de Vienne, tels étaient les résultats de la campagne. Il ne restait plus à l'Autriche que l'alternative de périr ou de se soumettre.

M. Lefebvre, qui débat d'ailleurs avec beaucoup de sagacité le traité de Lunéville, conséquence de ces victoires, n'a pas examiné ce que cette paix eût été, faite au nom des principes républicains, et non pas en vue de l'intérêt monarchique, dont le futur empereur se montrait déjà si jaloux. Il réduit la question à des termes plus simples, opposant seulement un système de clémence et de modération au système de force et de représailles qui fut adopté. La justice de nos ressentiments, l'importance de nos griefs, il ne les diminue en rien; mais il se demande s'il n'eût pas été plus sage d'en faire le sacrifice à l'affermissement de notre grandeur, au repos du continent.

A ceci nous répondons par une seule question: une telle clémence, une telle générosité eussent-elles été comprises et utiles? Après tout, Napoléon n'exigea rien à Lunéville, — rien au moins de très essentiel, — qui n'eût été souscrit à Campo-Formio, et proposé comme conditions du traité qu'il offrait à l'Autriche avant les campagnes de Marengo et d'Hohenlinden. La Lombardie indépendante, Venise laissée à l'Autriche, les forts de Kehl, de Cassel et d'Ehrenbreitstein abandonnés par la France; des indemnités promises à tous les princes dont les états étaient enclavés dans le territoire des républiques nouvelles; certes, il n'y avait rien d'exorbitant, rien d'excessif dans un pareil état de choses. Il avait été accepté par l'Autriche, nous le répétons, avant les victoires nouvelles qui mettaient l'empereur à notre discrétion. Fallait-il donc que ces victoires tournassent à notre détriment? Les traditions du monde politique auraient-elles permis d'apprécier l'héroïque désintéressement qui nous eût fait abdiquer, après le triomphe, ce que nous n'aurions pas dû abandonner après une défaite? N'aurait-on pas vu dans cette abnégation plus que chevaleresque un symptôme de faiblesse cachée qui eût enhardi nos ennemis, effrayé nos alliés?

La question posée depuis dix ans et par toutes les guerres, semblait sur le point d'être résolue. L'implacable animosité de la Grande-Bretagne allait enfin recevoir son châtiment. La grande affaire des neutres, c'est-à-dire de la souveraineté maritime, était de nouveau sur le tapis, et l'Europe entière, jadis ligée pour nous détruire, allait se confédérer contre le tyran des mers. Paul Ier, indigné contre l'Angleterre, qui n'avait pas voulu comprendre les prisonniers russes dans ses cartels d'échange, la Suède exécutée par lui, le Danemark ouvertement insulté dans le détroit de Gibraltar, l'Amérique et la Prusse déjà ligées contre les arrogantes prétentions de la marine anglaise; l'Espagne entraînée dans la sphère de notre politique, le Portugal vaincu par l'Espagne, Naples domptée, l'Italie républicaine, tous les états européens, et jusqu'à l'Autriche enfin réduits, s'adressaient à nous contre nos plus ardents, nos plus redoutables ennemis. Ce mouvement immense n'aurait-il pas été paralysé, si l'on eût vu faiblir notre politique, reculer nos frontières, diminuer et se restreindre notre influence à peine acquise? Nous aurions dû, semble penser M. Lefebvre, attacher l'Autriche à nous par des concessions imprévues, creuser un lit profond à son ambition, lui restituer la Lombardie, refaire sa puissance impériale, guérir toutes ses blessures, même celles de son orgueil. Mais quoi donc? ce système d'alliance, de concessions larges et généreuses, d'ambition satisfaite aude-

là des plus avides espérances, Napoléon ne l'a-t-il pas employé là où il devait l'être avant tout. Dès long-temps, il avait essayé d'associer la Prusse à la fortune de l'empire français! Sans qu'elle l'eût mérité par aucun service on lui avait fait une large part dans les indemnités germaniques. Que d'égards, d'ailleurs, pour le caractère inquiet de cette monarchie si jalouse de sa dignité! avec quelle longanimité ne sollicitions-nous pas son alliance! On y pouvait d'autant mieux compter, ce semble, que la politique prussienne, depuis le grand Frédéric, consistait à "être bien avec la Russie, froidement avec l'Autriche, en intimité avec la France." Mais à cet intérêt théorique, combien de séductions n'ajoutions nous pas. M. Lefebvre les définit lui-même ainsi:

... "En se jetant sans réserve dans nos bras, la Prusse était sûre d'acquiescer ce qui lui manquait; des frontières militaires mieux dessinées, un territoire compacte, un accroissement considérable en population et en revenus..." (1)

Et néanmoins, Napoléon ne put jamais l'attirer franchement à lui. De guerre lasse, et après trois ans d'efforts, il lui fallut renoncer à la meilleure et la plus certaine de ses conceptions politiques. S'aveuglait-il donc, à Lunéville, quand il ne jugeait pas possible de se concilier, par un abandon tout-à-fait imprévu de ses plus naturelles exigences, la vieille rancune, le cœur ulcéré de l'Autriche!

OLD NICK.

La Fleur d'Or.

A MADAME HERMINE TR...

I.

Un hasard de ma vie m'a révélé l'histoire suivante, que j'écris pour vous, Madame; d'ailleurs, elle ne saurait être mieux écoutée que par le cœur d'une femme, c'est une histoire vraie, et, comme beaucoup de vérités, — c'est une histoire triste.

Yvonne et son ami Donatien étaient nés sur les côtes de Bretagne, où leurs parents, comme la plupart des riverains, vivaient du produit de leurs filets. Aux premiers pas faits en sortant du berceau, les deux enfants qui s'étaient rencontrés échangeaient leur premier sourire, et se prenant par la main, ils entraient dans la vie par le beau chemin de l'enfance. Jusqu'à l'âge de dix ans, ils vécurent ensemble, s'aimant comme on s'aime à cet âge.

Nous n'essaierons point de peindre ces enfantines amours; rappelez-vous, lecteur, la petite blondine qui s'appelait Rose ou Charlotte, et avec qui vous partagiez vos bonbons — tout en gardant la plus grosse part; rappelez-vous, lectrice, les belles classes buissonnières faites avec l'écolier qui s'appelait Henri ou Victor, et qu'aujourd'hui vous appelez monsieur; et si vous ne retrouvez pas un de ces délicieux souvenirs au fond de votre jeune âge, ouvrez *Paul et Virginie*, lisez dans *l'Âme de la Maison*, l'histoire du poète Théophile Gautier et de la petite Maria qui avait des taches roses sur les joues; ces innocentes amours vous rappelleront celle de Yvonne et de son ami Donatien.

Donc, ils avaient dix ans, ils s'aimaient, et ils étaient heureux. Mais hélas! le bonheur est une chose fragile qui se brise bien vite, — même entre les mains des enfants.

Le père de Donatien, qui était un des plus habiles pilotes de la côte, eut un jour d'un péril imminent un navire de commerce appartenant à un riche armateur du pays. Le lendemain, celui-ci vint trouver le pêcheur et lui proposa de se charger de l'avenir de Donatien. — Confiez-moi votre enfant, lui-dit-

(1) Tom. 1, p. 329.